Alain Rey

L'Amour du français

contre les puristes et autres censeurs de la langue

DENOËL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'Amour du français

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Littré, l'humaniste et les mots, Gallimard, 1970.
Théories du signe et du sens, Klincksieck, 1973 (t. I), 1975 (t. II).
Le Lexique, images et modèles, Armand Colin, 1977.
La Terminologie, noms et notions, PUF, 1989.
Révolution, histoire d'un mot, Gallimard, 1989.
Dictionnaire du français non conventionnel (avec Jacques Cellard), Hachette, 1991.
Dictionnaire des littératures de langue française (avec J.-P. de Beaumarchais et D. Couty), Bordas, 1994.
Le réveille-mots. Une saison d'élection, Le Seuil, 1996.
Antoine Furetière, Fayard, 2006.
À mots découverts. Chroniques au fil de l'actualité, Robert Laffont, 2007.
Mille ans de langue française (avec Frédéric Duval et Gilles Siouffi), Perrin, 2007.
Miroirs du monde, Fayard, 2007.

Dictionnaires Le Robert éditeur

Le Petit Robert (avec Josette Rey-Debove) ;
Le Petit Robert des noms propres;
Dictionnaire des expressions et locutions (avec Sophie Chantreau) ;
Le Grand Robert de la langue française, 6 vol. ;
Dictionnaire historique de la langue française;
Dictionnaire culturel en langue française (avec Danièle Morvan), 4 vol.

Alain Rey

L'Amour du français

Contre les puristes et autres censeurs de la langue

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction de Renaud de Rochebrune

© *Éditions Denoël, 2007*

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Langue, amours et métissages

Peut-on vraiment voir les rapports entre la langue française et ceux qui en usent comme des « amours métisses » ? *Amour*, qui ne le sait, fait partie de ces mots facétieux qui changent de genre en devenant pluriels. Associé à ses compères, *délice* et *orgue*, il évoque quelque noce charmante et musicale, entre nous et notre parler.

Amours métisses, disais-je. Il s'agira ici d'affirmer que notre relation à cette langue est amoureuse. Non d'un amour unique et intangible, mais d'amours changeantes et traversées d'intermittences. Ce n'est pas, dans mon esprit, une entité sublime et profonde que « l'amour de la langue », de cette langue-là. Les amours dont je veux parler sont tendres et oublieuses, simples surtout. Ce sentiment vif mais capricieux peut bien être qualifié par ce bel adjectif, *métis*, qui fait jouer plusieurs langues romanes pour exprimer le mélange à parties égales. *Mêlé*, *mixte*, *mélangé* conviennent moins aux sentiments. *Métis* a ceci de remarquable qu'il s'applique aux choses comme

Extrait de la publication

aux êtres, et que son résultat, dans la langue moderne, est heureux. Les toiles métisses, les draps métis sont beaux et solides; les humains qui portent le nom de *métis* — le mot est alors pris au portugais *mestiço*, appliqué à grande échelle au Brésil — sont empreints de cette qualité d'abord attribuée aux plantes, et qui les améliore. Le métissage, celui des humains en société, était cher à Léopold Sédar Senghor. Les civilisations métisses brassent les qualités de plusieurs cultures; les langues métisses celles d'idiomes variés. Les grandes langues de civilisation — le français, l'anglais, l'arabe et d'autres, asiatiques, africaines — sont toutes métissées.

Les gens qui pensent, parlent et écrivent en français ont entretenu avec cette langue qu'ils habitent — un lieu — et qu'ils fréquentent — une personne — de tels rapports sentimentaux qu'ils ne pouvaient se satisfaire du « mélange », loi de l'histoire. Il leur fallait trouver ou inventer une image nette, fixée, embellie du français, celle du médaillon flatteur que l'amoureuse, l'amoureux portaient sur eux et contemplaient en soupirant.

Ce livre essaie d'évoquer les raisons d'un paradoxe affectif. Ce paradoxe fait qu'une réalité — des paroles et des écrits, des plus modestes aux plus hauts —, multiple, changeante, dont les effets vont du sublime au ridicule, de l'excellent à l'exécrable doit être célébrée sous une forme simple et claire, doit aussi être superbement vêtue et parée. Les grammairiens sont des créateurs de haute couture, des tailleurs sur mesure, qui habillent un

mode de pensée, d'expression et d'échanges. Il y a bien des façons de le faire, contraignantes ou libres, corsetées ou souples, cousues ou drapées, pour reprendre l'opposition que faisait Roberto Rossellini entre les habillements des humains.

C'est l'histoire qui nous montre cela. Tous les problèmes qui nous assaillent, toutes les craintes, tous les espoirs autour de cette langue, le français, ont leurs racines dans le déploiement millénaire du langage et des langues. La langue française et sa situation actuelle sont les produits, d'abord d'un immense métissage européen, puis de flux et de reflux planétaires.

On la voit menacée, confinée, après l'avoir crue universelle, humiliée après avoir été glorieuse. On la croit percluse et moribonde, alors que, toute vive, elle avait étouffé et le latin et ses dialectes, et bien des langues qui eurent le malheur de vivre auprès d'elle, le celte breton par exemple. On dénonce la manière dont le français est traité par chacun, au nom de celle dont il a été exalté, faisant mine d'oublier que la grande littérature est sans fin assignable. Autre chose, quant à cette langue : on confond politique et civilisation en transformant un mot qui devrait évoquer simplement la « parole française », *francophonie*, en institution, en organisation — sans doute utile — d'intérêts nationaux qu'on essaie de rapprocher. En même temps, on pleure le recul ou la faiblesse du français dans des activités essentielles : la recherche scientifique, l'économie, les médias multiples

Extrait de la publication

de communication. Toujours au bénéfice de l'anglais, croque-mitaine qui a changé de visage, l'oncle Sam remplaçant John Bull. Et cette langue anglaise investit de tous côtés la place européenne. Des alliés objectifs, le danois, le slovaque ou le bulgare, se ligueraient pour la faire prévaloir.

Ces thèmes désolants envahissent livres et périodiques, surtout en France, où le pessimisme et la fascination du déclin, dans ce domaine, rejoignent une attitude collective désenchantée qui pousse à ne retenir que les échecs et les laideurs. Elle s'exprime dans une extrême confusion sur plusieurs plans distincts : la situation du français — entité aimée autant qu'abstraite — dans le monde; sa mission menacée en tant que véhicule d'une spécificité culturelle en butte à une mondialisation à visage inhumain. Celle-ci ne s'exprimant que par cette langue anglaise qu'impose l'hyperpuissance étatsunienne. On se préoccupe alors, à raison et plus que de raison, de l'« état de santé » du français jugé trahi de deux façons. Abandonné d'abord pour l'anglais par des élites scientifiques et économiques. Maltraité ensuite par des utilisateurs de plus en plus incultes par la faute d'une école infirme qui produit de l'illettrisme, par celle d'une société qui renonce à la lecture et s'abêtit devant la télévision, par l'action de médias barbarisants — tandis que les « élites », si elles ne s'adonnent pas à un anglais misérable et appauvri, pratiquent des jargons pédants, ponctués de grec, de latin et d'anglais, et répandus en paroles et en

Extrait de la publication

écrits indigestes. Ou bien la langue française est abandonnée, ou bien elle est misérablement travestie ; de toute façon, elle est trahie — sauf par celui ou celle qui prend la parole pour déplorer ces horreurs. Sauf lui et ses amis, « nul n'aura de l'esprit[1] », du goût, du bon sens, du courage et n'aimera sa langue et sa patrie.

Car, dans le discours dominant de ces Cassandre, c'est le nationalisme français blessé qui inspire la consternation, et le langage peut cacher d'autres enjeux. Il serait absurde de nier les causes réelles de ces déplorations. Des crises sociales — qui songerait à les minimiser ? — affectent l'Europe et le monde ; elles ont des effets massifs sur l'opinion, sur la culture et donc sur son principal moyen d'expression, la langue.

Le français est entraîné par le tourbillon de l'histoire, par l'accélération des communications, par la technicisation, par le flux des informations et des désinformations. Aucune langue ne peut plus suffire aux besoins d'expression et d'échanges ; mais chaque langue, et en particulier la langue française, incarne une commune attitude d'esprit et rend possible l'apparition des « cent fleurs » de l'esprit.

Cette langue s'est identifiée à une histoire. Ceux qui en ont hérité sans avoir à la choisir vivent en elle, comme l'embryon dans l'organisme maternel. Il est naturel et vital qu'ils l'aiment.

1. « Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis », écrivait précisément Molière dans *Les Femmes savantes*, Acte II, scène 2.

Extrait de la publication

Aimer la langue, celle où l'on pense, où l'on ressent, celle où l'on vit, celle qu'on habite et qu'on respire, ne relève pas d'un libre choix. Ceux qui méprisent et haïssent leur idiome maternel sont malheureux. Il arrive qu'ils soient malades. Louis Wolfson, l'auteur new-yorkais d'un livre étonnant qu'avait parrainé Gilles Deleuze, *Le Schizo et les langues*[1], écrivait en un français malaisé, créatif et fautif. Il faisait tout pour éviter, contourner, liquider sa langue maternelle, l'anglais — mère rejetée, haïe.

Le rapport à la langue qu'on a apprise dans la petite enfance est double, à la fois avec soi-même et avec sa communauté — nation, patrie, clocher ou continent. Plus affectif que rationnel, ce rapport amoureux ne laisse au bon sens qu'une portion congrue, dans les jugements et les opinions comme dans les réactions.

À toute passion, cependant, il faut un objet simple ou, au moins, reconnaissable. Le multiple, le changeant, l'imprévisible déconcertent. Il faut un idéal, une perfection, une pureté, fût-ce au prix de la lucidité.

Les craintes, les indignations contre les réalités impures des manifestations orales et écrites de la langue ne sont ni neutres ni désintéressées. L'objectivité minimale requise par l'attitude scientifique ou présumée telle fait que les linguistes, psychologues, sociologues, anthropologues, lorsqu'ils s'occupent des langues, ne participent guère aux débats passionnés autour de celles-ci, par exemple autour

1. L. Wolfson, *Le Schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1987.

Extrait de la publication

du français. Quand ils le font, c'est souvent sur le mode fataliste ou bien en s'associant à une protestation très générale contre un état de choses qu'ils connaissent mieux que d'autres. *Halte à la mort des langues* de Claude Hagège[1] rejoint les mises en garde et les indignations des spécialistes de la vie végétale ou animale qui dénoncent les fauteurs de la mise en péril des espèces, les pollueurs. Halte aux pollueurs, s'exclament les puristes blessés. Mais savoir que des langues meurent, en effet, chaque année, ou vont mourir, n'incite en rien à pronostiquer la mort d'une langue écrite, ancienne, historique, parlée par des millions d'humains, tel le français.

Suivre l'évolution effective d'une langue et de son écriture, constater alors qu'elle résiste aux pires attaques, empêche radicalement de conclure à la décadence, et plus encore à la disparition.

Du côté de l'objet en cause, et aussi des attitudes et jugements à son égard, il est difficile de saisir une cohérence dans une masse de réactions contradictoires. En effet, au discours de déclin et de mort annoncée s'opposent celui, tout aussi énergique, de la colère et de la protestation contre les responsables supposés, et enfin celui, triomphaliste, qui affirme par exemple que la langue française est, quoi qu'il advienne, supérieure par sa beauté ou sa clarté à un idiome anglo-saxon taxé de simplesse utilitaire.

1. Cl. Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2000.

Ces discours contrastés ont des caractères communs. Ils confondent une abstraction, la langue, avec du concret, les paroles et les écrits. Ils mêlent une attitude normative, produisant des jugements de valeur subjectifs sur des idéaux — correction, beauté, élégance, logique, clarté, simplicité, utilité... —, et une attitude de rationalisation, destinée à justifier les jugements les plus arbitraires.

On ne peut les comprendre, et donc les approuver ou les improuver, que si l'on dispose d'éléments objectifs plus complets, plus nombreux et mieux interprétés que ceux qu'ils invoquent — qui sont en général réels et contrôlables, mais sortis de leur contexte — et, surtout, que si l'on examine l'origine et l'évolution des attitudes qui les rendent possibles. Or, sur ces deux axes, la seule lecture possible est historique. En effet, si le discours scientifique sur le langage et les langues est relativement récent, les idées courantes sur ces habitudes sociales essentielles sont aussi anciennes qu'elles. La confusion entre la langue, entité théorique inobservable et objet de croyance, et les réalités sonores et graphiques de l'usage remonte à la nuit des temps. Admirables et détestables, fascinants et décourageants, rarement sublimes et souvent ineptes, les usages réels de toute langue déçoivent après qu'ils ont fasciné. La meilleure et la pire des choses, disait du langage, il y a vingt-cinq siècles, un esclave grec affranchi, Ésope, conteur de ces très anciennes histoires inventées, les « fables », dont les protagonistes sont des êtres sans langage, ce qui permet à chaque culture de leur prêter le sien.

Extrait de la publication

Toute langue, et la nôtre, est non pas « une chose », la meilleure et la pire, mais un mouvement, un courant, fait d'une infinité d'objets réels, sonores, graphiques, et avant tout de significations inépuisables.

C'est vrai de toute langue, mais l'exemple français est très fort. Autour du français se pratique, consciemment ou non, la construction de ce système de « choses mentales », de cette croyance profonde, de cet artifice passionné, qui accompagne la prise de pouvoir de chaque forme de langage humain.

Dans le cas du français, un dynamisme historique a transformé une forêt de dialectes en une architecture qui l'enserre. Il est social, politique et aussi poétique — c'est-à-dire sacral et individuellement créateur. Le cas de la langue italienne, différent de celui du français, est révélateur : la poétique, en grande partie grâce à Dante, a littéralement créé, au XIVe siècle, une langue italienne, par transmutation de parlers de Toscane ; mais il a fallu attendre le XIXe siècle pour que la politique, dans le désir d'une nation intensément voulue, fasse apparaître « l'italien », langue nationale et non plus seulement littéraire.

Dans l'ancien territoire gallo-romain, la référence à une région limitée, une « île » fluviale nommée « France », avec un pouvoir royal rongeur des féodalités, n'aurait sans doute pas suffi pour susciter *le* français, sans les poètes, conteurs et chanteurs. Et lorsque, dans un second temps fort de l'histoire de l'Europe, certaines langues ont pris conscience de leurs pouvoirs, c'est l'association de la

volonté politique et de la pensée créatrice, celle du Prince et du Poète, parfois du Prince et du Théologien, qui font l'allemand (avec Luther), l'anglais, l'espagnol ou le français. François Ier n'eût pas suffi à promouvoir cette mutation culturelle sans les poètes qui le célèbrent (Du Bellay, Ronsard). En trahissant son cher latin, son languedocien familial, ses admirations gasconnes, Montaigne a fait plus que célébrer la prose française : après Rabelais, que son génie rend inimitable, après Ronsard, Du Bellay, le latin a desserré son emprise, qui était celle de l'Église et du savoir institué.

Alors que se déployait ce mouvement si puissant, aussi irrésistible que multiple et contradictoire, devant des langues plurielles, proches ou lointaines, devant l'affrontement du latin et des idiomes spontanés, devant des usages et des paroles divisés, contradictoires — Calvin et Rabelais, par exemple —, construire un mythe était nécessaire. Il le sera par étapes, et s'appuiera sur de grands thèmes intellectuels et moraux, masquant d'autres enjeux, historiques, économiques, sociaux, éthiques et esthétiques. Je retiendrai ici les grandes fables de la « pureté », de la « richesse », de la « raison » et de la « clarté », enfin du « génie » de la langue française. Ces constructions mentales, ces jugements, ces préjugés, ces volontés sont à l'œuvre aujourd'hui comme ils le furent depuis qu'une langue « française » est pensée, superposée aux paroles spontanées.

Peut-être ces remarques justifieront-elles la démarche

Extrait de la publication

de cet essai, qui tente d'abord de retrouver dans l'histoire les traces de constructions mentales — mythes, illusions, idées simples — qui ont servi à bâtir nos cadres de pensée sur la langue française. Puis vient la description, très cavalière, de ces réalités métisses qui ont fait le quotidien des francophones, dans ce territoire d'abord multilingue qui comprend aujourd'hui la France, la moitié de la Belgique, le tiers de la Suisse. Enfin, on évoquera la synthèse de ces deux facteurs historiques, la mythologie construite et les réalités subies de la parole et de l'écrit français, dans les esprits des francophones. Ce ressenti contemporain ne peut plus garder intactes les visions anciennes, après la colonisation et les décolonisations, après les nouveaux brassages dus aux immigrations. Mais aucune modernité ne saurait éliminer les données, les réactions et les actions brassées pendant plus d'un millénaire — beaucoup plus si on évoque les sols divers où le français est maintenant en cause.

L'avenir du français ne sera pas identique à son passé — pas de cycle vraisemblable —, mais il ne peut être pensé que par rapport à ce passé. La célèbre vision de *L'Internationale*, « du passé, faisons table rase », est impraticable. Mais le prophétisme de la disparition — « du futur, faisons table rase » — n'est pas plus raisonnable.

L'un des drames de toute langue est que son ressenti, sa vision dominante, n'est jamais celui des descripteurs objectifs, mais se partage entre trois attitudes dange-

Extrait de la publication

reuses : le volontarisme, qui défend et attaque ; le purisme, qui tend à borner ; et l'indifférence paresseuse, qui laisse faire.

Du purisme affirmé, le XXIe siècle fait son deuil, malgré la survivance d'attitudes passéistes, qui prennent l'allure d'une dénonciation angoissée. Cette angoisse est fondée sur des phénomènes bien réels, bien visibles : le recul du français par rapport à d'autres langues et surtout, bien sûr, par rapport à l'anglais envahissant.

Une autre réalité est la superbe indifférence de la majorité des locuteurs de cette langue — plus en France que dans d'autres lieux où on la parle — face à ses transformations et à ses abandons.

Cette indifférence pourrait être liée aux illusions qu'engendre l'unilinguisme. À ne connaître et ne pratiquer qu'une langue, une majorité de francophones, en France et même ailleurs, finissent par ne plus percevoir leur propre idiome. Ils se pensent en relation directe avec les choses du monde, et ne peuvent considérer l'anglais, par exemple, comme un danger, puisqu'ils l'ignorent. La faiblesse de l'enseignement des langues étrangères en France, qui impose l'anglais tout en affirmant le respect de la diversité, aboutit à des paradoxes. Ainsi, les francophones de langue maternelle, et surtout les Français, acceptent dans les discours qu'ils entendent et lisent, puis dans leur propre parole, des formes langagières dont ils perçoivent mal l'origine, qu'ils altèrent selon leurs habitudes phonétiques et dont ils modifient le sens origi-

Extrait de la publication

nel. Ils écoutent des chansons qu'ils serinent sans en comprendre le contenu. Ils prononcent à l'anglaise les noms allemands (Pitèr pour Peter) ou russes (Alexandre Niouski!). Ils ânonnent l'anglais d'entreprise et acceptent d'être infériorisés en écrivant un anglais fautif pour traduire une pensée élaborée en français. La situation n'est d'ailleurs pas propre au français. Mais le Néerlandais ou le Suédois qui fait une partie de ses études en anglais, le Tunisien qui apprend à l'école deux langues et deux écritures, le Québécois francophone qui reçoit dans la parole française les phonèmes et les mots perçus dans l'anglais du Canada, proche de celui des États-Unis, ont, eux, l'expérience physique du bilinguisme et du contact.

Apparemment, cette situation ne nuit pas à la langue néerlandaise ni à la langue suédoise, dans le premier cas; à l'arabe dans le deuxième; au français, plus menacé mais aussi mieux perçu et défendu, dans le troisième.

La menace intérieure sur le français — sur les autres langues européennes aussi, anglais britannique compris, et, bien plus gravement, sur les langues d'autres continents — ne vient pas d'une action directe de la langue des États-Unis (que certains croient être l'« anglais »), ni d'institutions nationales ou internationales, mais de pressions où l'économie pèse lourd, où la politique mondiale, en partie commandée par une hyperpuissance, n'importe pas moins. Cette menace vient peut-être surtout de l'indifférence de populations amnésiques et privées du sens des langues.

Extrait de la publication

La langue, disent les poètes, est la maison qu'on habite, l'air qu'on respire. Quand les murs se lézardent, on s'inquiète, on déménage; quand l'air pollué devient irrespirable, on appelle le médecin. Mais quand une langue à peine ressentie, transparente, dans la grisaille de l'habitude, et par rapport à d'autres besoins, se délite, on ne le perçoit guère. Ainsi les Gaulois, en une dizaine de générations, laissèrent mourir leur langue celte, qu'ils avaient négligée ou refusé d'écrire, et passèrent à du néo-latin en train de se créoliser. Ainsi les Francs, installés dans le pays auquel ils donnèrent leur nom et qui y imposèrent un pouvoir royal, perdirent leur francique. Ainsi les Vikings établis en Normandie oublièrent très vite leur danois. Leur petit-fils Guillaume alla même combattre et vaincre en « Bretagne » (la Grande), y installant pour plusieurs siècles son franco-normand (qu'on appelle bizarrement l'« anglo-normand »), déclenchant dans la langue anglaise une révolution de vocabulaire qui en fit un idiome semi-roman par le lexique, immensément enrichi.

Arrivera-t-il au français la mésaventure mortelle du gaulois ou le superbe enrichissement par l'emprunt que connut l'anglais au Moyen Âge? Les circonstances ont complètement changé, la leçon de l'histoire est brouillée, et l'avenir est aux couleurs des fantasmes.

Depuis un demi-siècle, c'est surtout Cassandre qui prend la parole. Claude Duneton, qui avait si bien mon-

Extrait de la publication

La langue française est-elle proche de l'agonie ? Son rapide déclin, sous les assauts du franglais et des SMS, est-il aussi inquiétant qu'inéluctable ? Telle semble aujourd'hui la prophétie de ces nombreux puristes et autres censeurs qui rêvent d'une langue vierge de toute « créolisation ».

Dans cet essai qui plonge aux sources de notre langue, Alain Rey montre que cette guerre des mots est presque aussi ancienne que le français lui-même : quatre cents ans avant qu'on se dispute à propos du franglais, ne craignait-on pas l'influence néfaste... de l'italien ? Le français d'aujourd'hui est-il pourtant autre chose qu'une sorte de créole, issu du latin et de toute une série de dialectes et d'autres langues ?

Se plaçant résolument du côté de Rabelais et de Céline, Alain Rey entend donc dépasser les vaines querelles pour affirmer son amour du français. Mais d'un français multiple et changeant, d'une langue bien vivante que l'on peut d'autant mieux défendre que l'on connaît son histoire. Il nous invite donc à un voyage savant mais aussi divertissant, et toujours plein de surprises, pour visiter le français tel qu'il est, et non tel qu'on le fantasme.

Alain Rey, soixante-dix-huit ans, lexicologue et lexicographe, éditeur des dictionnaires Le Robert, responsable récemment de l'édition du *Dictionnaire culturel en langue française*, longtemps chroniqueur à France-Inter, est l'auteur ou le coauteur de très nombreux ouvrages. *L'Amour du français* est son premier essai personnel sur la langue française.

DENOËL
www.denoel.fr

B25718.7 10.07
ISBN 978.2.20725718.0
18 €
Extrait de la publication

9 782207 257180

Illustration : Kain, 2007